Document generated on 07/17/2025 8:56 a.m.

Les Cahiers des dix

L'enseignement médical à Québec (1800-1848)

Claude Galarneau, S.R.C.

Number 53, 1999

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1012958ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1012958ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)
1920-437X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Galarneau, C. (1999). L'enseignement médical à Québec (1800-1848). *Les Cahiers des dix*, (53), 37–64. https://doi.org/10.7202/1012958ar

Article abstract

Avant la création de l'École de médecine de Québec, les étudiants devaient faire un apprentissage auprès d'un médecin pendant cinq années consécutives ou aller en Angleterre, aux États-Unis ou en France après trois années à Québec. Cet enseignement comprend aussi quelques cours chez les médecins et dans les hôpitaux. Les livres de médecine complétaient la formation des futurs médecins.

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'enseignement médical à Québec (1800-1848)*

Par CLAUDE GALARNEAU S.R.C.

À une civilisation qui élimine les différences, l'Histoire doit restituer le sens perdu des particularités.
Philippe Ariès

Au cours de mes recherches sur l'histoire socioculturelle du Québec de 1760 à 1860, j'ai fait la pesée globale des écoles de particuliers que la ville de Québec avait pu établir avant la création du système scolaire, secteur quasi inconnu jusque-là. L'idée m'est ensuite venue d'en savoir davantage sur une partie importante de ces écoles, soit l'enseignement réservé aux futurs médecins. Des études ont paru déjà sur cette question, surtout en ce qui concerne les biographies de médecins et l'histoire de la santé et de la profession. Travaux qui m'ont certes été de grande utilité.

J'ai voulu situer ce type d'enseignement dans la société de la ville de Québec avant l'ouverture de l'École de Médecine en 1848, suivie de celle de la faculté de l'Université Laval six ans après. On verra alors que l'enseignement médical, bien loin d'avoir été seul de son genre, a participé au même modèle que les autres types d'enseignement de l'époque. Après quoi, la formation donnée aux futurs médecins sera considérée quant aux praticiens et à leurs étudiants, ainsi qu'aux études dispensées. Comme le livre constitue, hier comme aujourd'hui, l'un des supports essentiels des connaissances médicales, une partie lui sera consacrée. Aussi bien n'est-il pas question de vouloir tout dire ce qui l'a déjà été, mais de replacer et de caractériser l'enseignement médical dans son temps et son milieu. Ce qui permettrait de jeter un regard neuf sur ce groupe professionnel.

---

* Je voudrais remercier Jacques Bernier pour la lecture de ce travail et les remarques qu'il a bien voulu faire, ainsi que Rénald Lessard pour les renseignements utiles qu'il m'a apportés.

Les historiens se sont attachés à élucider les origines et les difficultés de la création du système scolaire au Bas-Canada. Comme il n'a été créé qu'en 1842-1846 après diverses tentatives, tout le monde de conclure qu'il n'y avait pas d'écoles. Ce qui était vrai dans les campagnes, mais totalement faux pour la ville de Québec et sans doute pour Montréal et Trois-Rivières. Ce que j'ai déjà montré, chiffres à l'appui, dans une étude parue il y a quelques années[1]. Il en faut rappeler ici les principaux éléments. À Québec, avant 1760, il n'y a que des écoles d'institutions religieuses. Trois petites écoles pour les garçons, autant pour les filles. Ajoutons le Collège des Jésuites et le Petit et le Grand Séminaire, ces deux derniers n'étant que des pensionnats qui envoient leurs élèves suivre les cours au Collège des Jésuites voisin.

L'École royale d'hydrographie, assurée elle aussi et comme en France par les jésuites, complète l'ensemble. Sous le Régime anglais, les écoles publiques créées en vertu des lois de 1801 (Institution royale), de 1824 (Écoles de Fabrique), de 1827-1832 (Écoles de syndics) n'apportent que peu de résultats en ville. Ce qui s'est vraiment passé est différent. D'abord les écoles d'institutions rouvrent leurs portes et les évêques en fondent quelques autres. Voilà une première catégorie d'écoles, amputée il est vrai du Collège des Jésuites, mais remplacé par le Séminaire de Québec. L'école et l'instruction vont devenir le souci et l'affaire des particuliers. Peu à peu après 1760, des écoles naissent ainsi, assurées par des maîtres, des maîtresses et des professeurs, de langue française et de langue anglaise. Ce type d'enseignement s'était développé en France et en Angleterre au XVIIIe siècle.

Mon analyse m'a conduit à regrouper ces écoles en quatre catégories. D'abord des petites écoles, où les maîtres et les maîtresses enseignent à lire, écrire et compter avec un peu d'histoire et de géographie, du français ou de l'anglais ainsi que, souvent chez les garçons, des éléments de tenue des livres. Puis d'autres personnes offrent l'équivalent des études classiques. Une troisième sorte d'établissements, les plus nombreux, sont des écoles où l'on enseigne les arts d'agrément : la musique, le dessin et la peinture, la danse et les travaux à l'aiguille. Ce qui s'entend facilement dans une ville centrale, où l'administration politique, militaire, religieuse et commerciale est de première importance. Enfin, on trouve ce qu'on peut appeler des écoles de préparation au travail. Ce sont celles dont les

1. C. GALARNEAU, « Les écoles privées à Québec », *Les Cahiers des Dix*, n° 45 (1990), p. 95-113.

professeurs enseignent l'initiation aux affaires, les mathématiques, l'astronomie, l'architecture, l'arpentage et le mesurage et, bien entendu, la médecine[2].

Tableau 1

Les écoles privées à Québec : évolution décennale (1760-1859

Catégories	60-69	70-79	80-89	90-99	1800-09	10-19	20-29	39-39	40-49	50-59
Indéterminées			2	2	1	2	3	6	22	10
I	4	2	3	2	5	13	8	7	13	11
II	1	3	2	3	6	9	8	4	15	10
III			10	8	11	13	24	12	28	26
IV	1	1	7	4	2	7	7	14	27	23
TOTAL	**6**	**6**	**24**	**19**	**25**	**44**	**50**	**43**	**105**	**80**

I. Petites écoles. II. Enseignement classique. III. Arts d'agrément. IV. Écoles de préparation au travail. Publié in C. Galarneau, « Les écoles privées à Québec (1760-1859) », *Les Cahiers des Dix*, N° 45 (1990), p. 99.

À côté des écoles de préparation au marché du travail, il existait depuis toujours ce qu'on appelait l'apprentissage. Pour la formation des artisans, le lire et l'écrire n'étaient pas nécessaires et il n'y avait pas d'enseignement livresque. Par contre les professions libérales exigeaient l'alphabétisation et davantage d'instruction. Depuis la fin du Moyen Âge, l'apprentissage avait été bien réglementé dans les villes. Le père ou le tuteur d'un jeune homme mettait celui-ci en apprentissage chez un maître de métier, par contrat passé devant notaire. Pratique qui s'est généralisée en France au XVIe siècle. Enfin, quelques professions libérales se sont soumises aux règles de l'apprentissage comme, par exemple, la chirurgie et l'apothicairerie en France et en Angleterre[3], alors que les médecins étaient formés dans les universités depuis le Moyen Âge.

2. *Ibid.*

3. Denis GOULET et André PARADIS, *Trois siècles d'histoire médicale au Québec. Chronologie des institutions et des pratiques (1639-1939)*, Montréal, VLB Éditeur, 1992, p. 32-34.

Ce rappel était d'autant plus nécessaire que les historiens de la médecine au Québec signalent toujours la formation des praticiens de la médecine par l'apprentissage, mais sans jamais se demander pour autant quelle importance cela pouvait avoir dans la société des temps modernes. Les historiens du Régime français et les ethnologues connaissent bien cette réalité sociale d'autrefois et en ont fourni des études documentées[4]. Il faut maintenant situer le phénomène lui-même à Québec pour bien évaluer sa place dans la société urbaine d'autrefois.

Sous le Régime français, de 1648 à 1759, Hardy[4] et Ruddel ont identifié 581 apprentis, dont 11 chirurgiens[5]. Cela ne comprend que ceux qui ont été engagés par contrat de notaire[6]. De 1790 à 1815, ils en ont trouvé 1578, dont 16 « docteurs » ou praticiens, 41 avocats, 57 notaires et 6 arpenteurs[7]. De 1830 à 1849, Jean-François Caron a pour sa part établi que 83.4% des futurs membres des professions libérales de Québec ont fait un pareil apprentissage. La catégorie des apprentis des professions libérales — appelés plus souvent clercs — comprend sept professions : apothicaires, médecins, avocats, notaires, arpenteurs, architectes, inspecteurs et mesureurs de bois. Les professions médicales font un apprentissage auprès d'un maître praticien dans une proportion de 90%, alors que les professions juridiques ne le pratiquent qu'à 82.9%, les autres professions à 76.6% et les gens de métiers, à raison de 66.6%[8]. Ces pourcentages ne s'appliquent toujours que pour les engagements par contrats notariés et ne concernent pas les praticiens de l'armée ou diplômés des universités anglaises.

Si le quartier des clercs de médecins de Québec nous est malheureusement peu connu suivant les lieux où habitent les parents, leur origine socioprofessionnelle l'est davantage. En 1830-1849, les clercs sont fils de professions libérales à 35.4%, fils d'artisans à 29.2% et de commerçants à 29.2%. Les professions libérales se

---

4. Jean-Pierre HARDY et David Thiery RUDDEL, *Les apprentis artisans à Québec 1660-1815*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1977, x-220 p. ; Jean-François CARON, *Les apprentis à Québec de 1830 à 1849*, M.A., Université Laval, 1985, xiii-107 p.

5 HARDY et RUDDEL, *op. cit.*, p. 42.

6. Les contrats ont plusieurs vocables, qui signifient la même réalité : contrats d'engagement ou d'apprentissage, brevets de cléricature; en anglais, *apprenticeship indentures*, *clerkship indentures*, *articles of clerkship* ; J.-F. CARON, *op. cit.*, p. 20.

7. HARDY et RUDDEL, *op. cit.*, p. 99-100. Les années 1815-1830 n'ont pas encore été étudiées.

8. J.-F. CARON, *op. cit.*, p. 56-57.

recrutent à Québec chez les petite et moyenne bourgeoisies. La moyenne de l'ensemble des classes des professions libérales venant à 51.4% des mêmes professions, on peut en conclure que la promotion sociale était néanmoins possible chez les clercs de médecins[9]. Ces derniers sont francophones à 48% et les clercs d'apothicaires à 18%. Enfin, le degré d'alphabétisation n'apporte pas de surprise puisque 100% des clercs des professions libérales ont signé leur contrat d'engagement, une instruction supérieure étant d'une nécessité première[10].

Quant à la durée moyenne d'apprentissage, elle est de 51 à 55 mois pour les artisans de métier et, avant 1831, de 3 ou 4 ans pour les futurs médecins. Un décret de 1788 n'en avait pas fixé la durée[11], alors que la loi votée par la Chambre d'assemblée en 1831 exige désormais cinq années d'apprentissage. Sauf pour ceux qui détiennent un diplôme d'une université britannique ou qui sont médecins et chirurgiens dans l'armée britannique[12]. Depuis 1788, il faut être âgé de 21 ans pour se présenter au Bureau des examinateurs. Contrairement à ce qui se passait en France, les apprentis, artisans et clercs, n'ont rien eu à débourser en Nouvelle-France. Ils sont même rémunérés dans 80% des cas chez les apprentis, mais seulement dans 15.8% chez les clercs[13]. Sous le Régime anglais, les clercs de langue anglaise sont mieux payés que ceux de langue française[14]. De 1830 à 1849 enfin, les clercs des professions juridiques ont signé 269 contrats d'engagement contre 70 seulement chez ceux des professions médicales, soit 48 médecins et 22 apothicaires. Ainsi, au cours de ces vingt années. la bonne ville de Québec a compté près de 400 clercs pour l'ensemble des professions libérales, c'est-à-dire des étudiants.

Pour ceux qui vont parfaire leur formation à l'étranger, l'apprentissage a une durée moyenne de trois ans et demi. Elle est essentiellement pratique.

---

9. *Ibid.*, p. 64-66.

10. *Ibid.*, p. 66, 73.

11. Québec - Acte ou ordonnance qui défend [...] de pratiquer la médecine et la chirurgie [...] sans une permission. *Ordonnances de Québec*, 1788, vol. 2, 28 George III, chap. 8.

12. Bas-Canada — Acte pour rappeler un certain acte [...] concernant la médecine, la chirurgie et la profession d'accoucheur. *Statuts provinciaux du Bas-Canada*, 1831, vol. 14, 14 Guillaume IV, chap. 27.

13. J.-F. CARON, *op. cit.*, p. 77-78, 82.

14. *Ibid.*, p. 88.

« Généralement l'apprenti habite chez son maître, l'assiste dans la préparation des médicaments et dans les petites opérations chirurgicales. Un enseignement illustrant les procédés diagnostiques et thérapeutiques est aussi donné au lit des malades »[15]. Si l'on croit le témoignage du Dr Joseph Painchaud, à la fin de sa vie, le clerc de médecin était comme les saute-ruisseau — des clercs de notaires — qui allaient quérir les pilules chez l'apothicaire et les portaient chez les patients du maître[16]. Mais cela se passait avant 1800 pour le docteur Painchaud.

Dès 1818, le Dispensaire de Québec ouvre ses portes, grâce aux docteurs A. von Iffland, F. Blanchet, P. de Sales Laterrière, W. Holmes, A. Mercier, C.-N. Perrault et J. Morrin. Cet établissement, fondé sur le modèle des dispensaires de l'Angleterre, reçoit et soigne les marins, les indigents et les immigrants. Perrault enseigne la pratique médicale, Von Iffland l'anatomie, Laterrière la chirurgie et la physiologie et Mercier l'art des accouchements. Faute de fonds, le Dispensaire doit fermer après une année d'activité. En 1823, l'Hôpital des Émigrés est ouvert et les médecins du Dispensaire s'y retrouvent. Les médecins du Dispensaire avaient d'ailleurs eu l'intention ferme de faire là une véritable école de médecine. L'Hôpital de la Marine, fondé en 1834, fusionne avec l'Hôpital des Émigrés et s'appelle désormais l'Hôpital de la Marine et des Émigrés[17]. Ses médecins veulent aussi fonder une école de médecine avec les docteurs J. Painchaud, J. Morrin, J. Douglas, A. Von Iffland comme principaux acteurs. L'année suivante, ce sont les étudiants qui demandent au gouvernement d'ouvrir une école de médecine. À l'Hôpital de la Marine, Painchaud fait des cours sur l'art des accouchements et sur la théorie et la pratique de la médecine, alors que Douglas s'occupe des principes et de la pratique de la chirurgie[18]. Ces cours auraient été faits jusqu'en 1839. Enfin, l'École de Médecine de Québec est incorporée en 1845, mais ne sera ouverte qu'en 1848. Dans la demande que les médecins font au gouvernement, il est bien dit que plusieurs d'entre eux sont liés aux hôpitaux de Québec et se sont associés pour faire des cours sur l'anatomie, la chirurgie, la pratique de la médecine et l'obstétrique aux

15. GOULET et PARADIS, *op. cit.*, p. 32.

16. Sylvio LEBLOND, « Pioneers of Medical Teaching in the Province of Quebec », reprinted from *JAMA* (*The Journal of the American Medical Association*), vol. 2000, n° 10, June 5, 1967, p. 843.

17. GOULET et PARADIS, *op. cit.*, p. 390 ; Jacques BERNIER, « Blanchet, François », *DBC*, t. VI, p. 74-76.

18. Charles-Marie BOISSONNAULT, *Histoire de la Faculté de Médecine de Laval*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1953, p. 98.

étudiants qui fréquentent les hôpitaux. Les étudiants pourraient, avec une telle école, poursuivre des études plus complètes, ce qui les dispenserait d'aller à grands frais hors du pays[19]. On sait que l'Université Laval ouvre la Faculté de Médecine en 1854 avec les médecins de l'École, laquelle disparaît.

Tableau 2

Liste des médecins et des apprentis (Québec, 1830-1849), établie par Jean-François Caron

NOTAIRE	DATE	MAÎTRE	OCCU-PATION	APPRENTI
BELLEAU, R.G.	1831/03/28	PAINCHAUD, Joseph	MÉDECIN	GAUVREAU, Louis-Henri
BESSERER,L.T.	1831/02/04	GRASSET, Henry	MÉDECIN	GRASSET, George-Robert
LINDSAY, E.B.	1831/02/22	BLANCHET, Jean-Baptiste	MÉDECIN	TASCHEREAU, Henri-Victor-Ant.
PLANTE, C.D.	1831/06/06	BLANCHET, Jean-Baptiste	MÉDECIN	BERTHELOT, Amable
PLANTE, C.D.	1832/04/02	BLANCHET, Jean-Baptiste	MÉDECIN	BLANCHET, Denis-François
CERAT, Ls	1833/10/07	SÉGUIN, François-Jacques	MÉDECIN	BELLEAU, Édouard-Séverin
DE LERY, W.M.	1833/06/19	LYONS, William	MÉDECIN	EASTSTAFF, William
LAFORCE, P.	1833/04/06	LEITCH, John	MÉDECIN	HALL, John-Lilly
HUNT, J.	1833/08/15	DOUGLAS, James	MÉDECIN	WORTHINGTON, Edward
BELLEAU, R.G.	1834/08/22	PARENT, Joseph	MÉDECIN	CHINIC, Joseph-Martin
HUNT, J.	1834/10/20	FORGUES, Thomas	MÉDECIN	LEE, John-Stephens
PARENT, Arch.	1834/04/08	HALL, William-Augustin	MÉDECIN	HIANVEUX, Frs-Xavier-Stan.
BELLEAU, R.G.	1835/10/06	PARENT, Joseph	MÉDECIN	VANFELSON, Charles-Joseph
LAFORCE, P.	1835/10/07	MARSDEN, William	MÉDECIN	BALFE, Michael
OUELLET, F.	1835/10/06	BLANCHET, Jean	MÉDECIN	GAUVREAU, Jean
SIROIS-D., A.B.	1835/10/07	HALL, William-Augustin	MÉDECIN	BAILLARGEON, Pierre
GAGNON, P.	1836/06/25	ROUSSEAU, Édouard	MÉDECIN	SAINT-PIERRE, Clément-Elzéar
SIROIS-D., A.B.	1836/04/06	HALL, William-Augustin	MÉDECIN	AMYOT, Louis
DE FOY, C.M.	1837/04/11	BARDY, Pierre-Martial	MÉDECIN	AUDET, Jean-Baptiste-Léon
HUNT, J.	1837/06/12	JACKSON, Alfred	MÉDECIN	RUSSELL, Robert-Henry
DE LERY, W.M.	1838/05/01	MARSDEN, William	MÉDECIN	KIMLIN, William
DE LERY, W.M.	1838/11/14	FRÉMONT, Charles	MÉDECIN	PINGUET, Charles
HUNT, J.	1838/06/08	DOUGLAS, James	MÉDECIN	RUSSELL, John-Parkington
GAGNON, P.	1839/05/29	ROUSSEAU, Édouard	MÉDECIN	MAYRAND, François-Xavier
PANET, Ls	1839/04/17	SEWELL, James	MÉDECIN	MERCIER, Augustin

19. *Ibid.*, p. 136-143.

Tableau 2 (suite)

Liste des médecins et des apprentis (Québec, 1830-1849), établie par Jean-François Caron

NOTAIRE	DATE	MAÎTRE	OCCU-PATION	APPRENTI
PARENT, Arch.	1839/03/01	PARENT, Joseph	MÉDECIN	STEWART, Alexender
TRUDEL, J.-B.	1840/05/15	FRÉMONT, Charles	MÉDECIN	CARRIER, Joseph
PETITCLERC, J.	1841/06/12	MARSDEN, William	MÉDECIN	TRUDEL, Charles
VAILLANCOURT	1842/01/24	SEWELL, James	MÉDECIN	SIROIS, Chrysogone
CLAPHAM, J.G.	1842/10/20	DOUGLAS, James	MÉDECIN	WHITE, David
DE FOY, C.M.	1842/07/01	BARDY, Pierre-Martial	MÉDECIN	FAFARD, Louis-Ferdinand
HUNT, J.	1842/04/07	RACEY, John	MÉDECIN	BURNAGE, William-Smith
SIROIS-D., A.B.	1842/01/26	SEWELL, James	MÉDECIN	TÊTU, Ludger
SIROIS-D., A.B.	1842/06/23	SEWELL, Arthur	MÉDECIN	MAGUIRE, Hannibal-Delaginga
PANET, Ls	1844/06/01	RACEY, John	MÉDECIN	PRENDERGAST, Edward
PARENT, Ambr.	1844/08/19	PARENT & NEAULT	MÉDECIN	PARENT, Joseph-Antoine
AUSTIN, H.C.	1844/08/09	HENWICK, Alexender-Greig	MÉDECIN	FISET, Frédéric-Édouard
BIGNELL, W.M.	1845/12/24	DOUGLAS, James	MÉDECIN	MARTIN, James
SIROIS-D., A.B.	1846/08/03	SEWELL, James	MÉDECIN	PRENDERGAST, Jeremiah
DE FOY, C.M.	1847/09/04	BARDY, Pierre-Martial	MÉDECIN	GODBOUT, Bellarmin
AUSTIN, H.C.	1847/06/23	MOFFAT, Peter-J.	MÉDECIN	McNEIL, Thomas-Bell
CANNON, E.G.	1848/02/24	SEWELL, James	MÉDECIN	McMAHON, John
CANNON, E.G.	1848/05/08	SEWELL, James	MÉDECIN	TUZO, Henry-Atkinson
PREVOST, Ls	1848/03/23	MARSDEN, William	MÉDECIN	WILSON, Henry-McLEAN
PREVOST, Ls	1848/07/31	MARSDEN, William	MÉDECIN	CAMBELL, Archibald-Alexander
BIGNELL, W.M.	1848/12/05	DOUGLAS, James	MÉDECIN	COLE, John-Robert
AUSTIN, H.C.	1848/04/13	MOFFAT, Peter-J.	MÉDECIN	REID, James
PREVOST, Ls	1849/11/09	MARSDEN, William	MÉDECIN	MASON, John-Georges

L'hôpital de la Marine à Québec vers 1834. Alfred Hawkins, Picture of Québec, Québec, Neilson & Cowan , 1834.

Tableau 3

Liste des apothicaires et des apprentis (Québec, 1830-1849), établie par Jean-François Caron

NOTAIRE	DATE	MAÎTRE	OCCU-PATION	APPRENTI
SCOTT, W.F.	1832/04/09	MUSSON, John	APOTHICAIRE	ROLLO, Isaac
BELLEAU, R.G.	1833/04/24	SIMS, John-James	APOTHICAIRE	BOWLES, Joseph
BELLEAU, R.G.	1836/09/10	SIMS, John-James	APOTHICAIRE	FULTON, James
HUNT, J.	1836/10/21	MUSSON & SAVAGE	APOTHICAIRE	LYMAN, Stephen-Jones
BELLEAU, R.G.	1837/01/12	SIMS, John-James	APOTHICAIRE	HEATHFIELD,Ths-Destimauville
PANET, Ls	1837/05/10	BEGG & URGUHART	APOTHICAIRE	SÉGUIN, Théophile
HUNT, J.	1838/05/30	MUSSON & SAVAGE	APOTHICAIRE	POPE, Thomas-Scott
PETITCLERC, J.	1839/02/18	BEGG & URGUHART	APOTHICAIRE	GIROUX, Olivier
PETITCLERC, J.	1839/04/19	BEGG & URGUHART	APOTHICAIRE	DELAGRAVE, Charles
BELLEAU, R.G.	1840/11/06	SIMS, John-James	APOTHICAIRE	ARDOUIN, Georges-Germain
CLAPHAM, J.G.	1841/01/25	MUSSON, John	APOTHICAIRE	BUTLER, Samuel-Worcester
CLAPHAM, J.G.	1842/09/13	MUSSON, John	APOTHICAIRE	WORTHINGTON, John
CLAPHAM, J.G.	1844/08/22	MUSSON, John	APOTHICAIRE	HARVARD, William
BELLEAU, R.G.	1846/05/28	BOWLES, Joseph	APOTHICAIRE	BLIGH, George
BELLEAU, R.G.	1846/09/08	BOWLES, Joseph	APOTHICAIRE	SINCLAIR, William
CLAPHAM, J.G.	1846/01/06	MUSSON, John	APOTHICAIRE	HENRY, John
CLAPHAM, J.G.	1848/05/27	MUSSON, John	APOTHICAIRE	WRIGHT, Samuel
CLAPHAM, J.G.	1848/07/28	MUSSON, John	APOTHICAIRE	McLEOD, John-W.
PANET, Ls	1848/04/18	BOWLES, Joseph	APOTHICAIRE	BURROWS, John
PETITCLERC, J.	1848/02/21	GIROUX, Olivier	APOTHICAIRE	BENSON, James
PRUNEAU, J.B.	1848/08/21	GIROUX, Olivier	APOTHICAIRE	HAMEL, Théophile-Napoléon
BELLEAU, R.G.	1849/12/03	ARDOUIN, Georges-Germain	APOTHICAIRE	ATKINS, Henry

L'enseignement médical à Québec est d'abord une éducation par entraînement, sous la direction quotidienne d'un maître, de la même façon que procédaient les artisans des métiers depuis le Moyen Âge, au Canada comme en Europe. Il est temps d'interroger la qualité de ces maîtres de la profession à Québec.

Avant d'examiner la carrière des praticiens, il convient de fournir quelques données chiffrées sur le nombre connu des médecins. Selon Jacques Bernier, la ville de Québec en aurait compté une quinzaine de 1780 à 1810[20]. De 1820 à 1840, suivant les almanachs de la ville, on en trouve 16 en 1820, 30 en 1830 et 31 en

20. J. BERNIER, « Le corps médical québécois à la fin du XVIIIe siècle », in Charles Roland, Ed. *Health, Diseases and Medicine. Essays in Canadian History*, The Hannah Institute for the History of Medicine, 1982, p. 39-41.

1840. Cela comprend les médecins, les chirurgiens, les chimistes, droguistes ou apothicaires et les accoucheuses[21]. Il devait y en avoir davantage, dont les noms n'apparaissent ni dans l'almanach ni dans l'annuaire[22]. On en trouve un certain nombre dans les journaux sous la rubrique des adresses d'affaires[23].

Les praticiens

Ce sont en effet les journaux de la ville qui procurent la source première de l'activité professorale des praticiens. Sur 46 annonces retrouvées, une seule a paru avant 1804, 8 de 1804 à 1839 et le plus grand nombre, 36, de 1840 à 1847[24]. Le nombre de ceux qui offrent des cours au public s'élève à 18, dont 16 sont des praticiens de la médecine, et la moitié de langue française pour la période de 1800 à 1847. Ces maîtres ont dispensé 58 cours répartis en 10 matières différentes. Les cours d'anatomie et de physiologie sont 13 fois chacun offerts, les cours d'obstétrique et accouchement 7 fois, de chimie 6 fois, de chirurgie 5 fois, de matière médicale 4 fois, de pharmacie et pharmacologie, de botanique, de théorie et de pratique médicale 3 fois et de phrénologie 1 fois. Matières fondamentales que donnent les écoles de médecine d'Europe et des États-Unis.

Ces praticiens ayant eu de bonnes notices biographiques, le rappel sommaire de leur carrière aidera à l'analyse des renseignements que nous fournissent les annonces de journaux et permettra de mieux évaluer l'enseignement offert aux étudiants.

François Blanchet (1776-1830) a fait des études au Petit Séminaire de Québec de 1790 à 1794 et son apprentissage auprès du Dr James Fisher, qui fut aussi le maître du Dr Joseph Painchaud, d'Antoine von Iffland et de John McLaughlin[25]. Sur les conseils des docteurs Fisher et John Mervin Nooth et grâce à

---

21. *The Quebec Almanac and British American Register*, Québec, 1820, 1830, 1840.

22. *The Quebec Directory* paraît à partir de 1844.

23. *Le Journal de Québec*, 13 octobre 1846 et 13 novembre 1847.

24. *La Gazette de Québec*, de 1764 à 1847, la 4e série du *Canadien*, de 1831 à 1847 et *Le Journal de Québec*, de 1842 à 1847.

25. J. BERNIER, « Blanchet, François », *DBC*, t. VI, p. 74-76. Notons qu'aucun cours d'études n'était exigé pour les professions libérales, si ce n'est un peu de latin et d'histoire. Ce qui explique le peu d'années passées au séminaire.

un héritage important de son père, de 1799 à 1801, Blanchet va étudier au Columbia College de New York. Il est reçu bachelier en médecine avec une thèse intitulée *Recherches sur la médecine ou l'application de la chimie à la médecine*, publiée en français à New York en 1801. Il s'intéresse aux sciences de la nature, collabore au *New York Medical Repository*, est élu membre de l'American Philosophical Society, où il présente deux mémoires sur les origines de la lumière et sur les aurores boréales. Rentré à Québec la même année, Blanchet devient un médecin recherché de la clientèle. Il est nommé chirurgien du 1er bataillon de milice de la ville et surintendant des hôpitaux de la milice de la ville en 1806, surintendant des hôpitaux de la milice du Bas-Canada de 1812 à 1816. En 1823, il est l'un des médecins de l'Hôpital des Émigrés, l'un des fondateurs de la première société médicale de Québec, collaborateur du *Journal de Médecine*, membre fondateur de plusieurs sociétés d'éducation et député à la Chambre d'assemblée.

LEÇONS DE CHIMIE

LE 19 du courant à ſept heures précifes du ſoir commencera chez le Docteur Blanchet un cours de chimie en 18 leçons qui ſe délivreront tous les mercredis à la même heure. On s'occupera dans les ſix premieres, 1° de l'hiſtoire de la ſcience, du tableau de Nomencluture méthodique et de la deſcription des inſtruments chimiques. 2° du Calorique et de la lumiere. 3° De l'Oxygene. 3° De l'Hydrogène. 5° De l'Azote et du Carbonne 6° Du ſouffre et du phoſphore. Le reſte traitera des acides des alkalis, des terres et des différentes ſubſtances métalliques.

On ſe procurera les billets pour le cours, qui ſeront d'une demie guinée chaque en s'adreſſant au DR. BLANCHET.

Le docteur François-Xavier Blanchet fait annoncer ses leçons publiques de chimie dans *La Gazette de Québec*, du 13 décembre 1804. (Collection Bibliothèque de l'Assemblée nationale)

Le Dr François Blanchet fait 18 leçons de chimie le mercredi soir, chez lui, rue des Remparts, à compter du 19 décembre 1804. Les six premières leçons portent sur l'histoire de la science, du tableau de la nomenclature méthodique, de la description des instruments chimiques, du calorique et de la lumière, de l'oxygène, de l'hydrogène, de l'azote et du carbone, du soufre et du phosphore. Le reste traitera des alcalis, des terres et des différentes substances métalliques[26]. Deux ans après, Blanchet annonce de nouveau son cours de chimie, cette fois à sa nouvelle demeure du 19, rue des Pauvres (du Palais). Il parlera en plus des productions naturelles du pays, de la formation des eaux minérales, etc[27].

Il a eu beaucoup de clercs sous son autorité, dont le plus célèbre est Jacques Labrie et a été un médecin entièrement dévoué aux malades et aux étudiants, au progrès de la médecine et de la science médicale. Il s'intéresse à la chimie, à la physiologie, à la pathologie, il publie de nombreux articles dans la *Gazette de Québec*. Il fait chez lui des cours de chimie aux étudiants en médecine[28]. S'il n'a pas annoncé davantage de conférences publiques, c'est sans doute parce qu'il donnait force leçons à ses clercs dans sa maison de la rue des Pauvres d'une part et qu'il leur faisait beaucoup de leçons auprès des malades à l'Hôpital des Émigrés.

Joseph Painchaud (1787-1871) fait son apprentissage également avec le Dr Fisher. Il obtient son permis en 1811 et commence une longue carrière, occupée entièrement à sa profession. Il a une très bonne clientèle et on le voit tous les jours aller au chevet des malades. Il devient médecin de l'Hôpital des Émigrés en 1823, y exerce la médecine et la chirurgie jusqu'en 1834. Il passe automatiquement à l'Hôpital de la Marine et des Émigrés et il y restera jusqu'à sa mort. Il paie de sa personne et de son argent dans ces deux hôpitaux. En 1823, il a même payé les réparations de celui des Émigrés[29]. Les docteurs James Douglas et J. Painchaud ont développé une forme d'enseignement à l'Hôpital de la Marine et des Émigrés, qui serait devenu « une école de chirurgie sans égale sur le continent nord-américain »[30]. En 1833, Painchaud est médecin de l'Hôpital général de

26. *La Gazette de Québec*, 13 décembre 1804.

27. *Ibid.*, 20 novembre 1806.

28. C.-M. BOISSONNAULT, *Histoire de la Faculté de Médecine...*, p. 82-85.

29. S. LEBLOND, *JAMA*, p. 847.

30. C.-M. BOISSONNAULT, « Painchaud, Joseph », *DBC*, t. X, p. 618.

Québec. Il avait été bien entendu parmi les fondateurs de la Société médicale en 1818.

Joseph Painchaud habite une vaste maison à l'angle de la rue des Pauvres et de la ruelle de l'Arsenal. Pour permettre au Dr J. Douglas de pratiquer la dissection, il aménage un laboratoire d'autopsie pour y mettre les cadavres, en dépit de la protestation des voisins et un musée médical.

À l'Hôpital de la Marine, il fait des cours d'obstétrique et d'accouchement trois fois par semaine[31]. À l'automne 1839, les docteurs Douglas, Painchaud, Rowley, Jackson et Frémont annoncent des cours d'instruction médicale, d'anatomie et de chimie, des principes et des pratiques de la médecine, de matière médicale et de botanique, de chimie, de pharmacie et d'accouchement[32]. De 1840 à 1847 et toujours à l'Hôpital de la Marine et des Émigrés, Painchaud fait des cours sur l'obstétrique[33], et sur la théorie et la pratique médicales[34].

En 1842, les besoins d'une école de médecine étant de plus en plus grands et souhaités, Painchaud et trois autres médecins offrent des cours d'été à l'Hôpital de la Marine et des Émigrés. Douglas se chargera de la chirurgie et de l'anatomie chirurgicale, Painchaud des maladies des femmes et des enfants, James Sewell de la pratique de la médecine et de la jurisprudence médicale, J. Racey de la chimie pharmaceutique. Les cours auront lieu de mai à octobre. De plus, les mêmes médecins annoncent un cours complet d'anatomie pendant les mois d'hiver[35].

Le Dr William Marsden (1807-1885) est né en Angleterre. Son père, professeur à Bolton dans le Lancashire, décide de quitter le pays et arrive en 1812 à Québec avec sa famille. Thomas Marsden annonce bientôt dans la *Gazette de Québec* qu'il fera des cours de littérature[36]. Il enseignera pendant quelques décennies. Quant à William, son père le met à l'École de l'Institution royale. On ignore s'il a fait un apprentissage avant d'aller étudier en Angleterre. Et William

---

31. *Le Canadien*, 24 mars 1839.

32. *Ibid.*, 4 octobre 1839 ; *La Gazette de Québec*, 17 octobre 1839.

33. *La Gazette de Québec*, 1er mai 1840.

34. *Le Canadien*, 29 mars 1841, 5 avril 1844, 8 avril 1846 et 7 avril 1847.

35. *Ibid.*, 15 avril 1842.

36. Le 16 septembre 1813.

Marsden reviendra à Québec où le Bureau des examinateurs lui accorde son permis le 10 avril 1830. Il ouvre son cabinet en qualité de *Surgeon and Accoucheur* au 7, rue Saint-Jean, en face de la côte du Palais[37]. L'année suivante, il annonce des conférences publiques de botanique, sous le patronage de la Medico-Botanical Society de Londres, dont il vient d'être nommé *fellow*, et du distingué patronage de Lady Aylmer[38].

En 1835, Marsden s'associe au docteur Alfred Jackson pour des cours d'anatomie au Mechanics Institute[39]. On sait déjà qu'il va en faire autant avec les docteurs Painchaud, Rowley, Jackson et Frémont quelques années après[40]. En 1841, il annonce de nouveau son cours de botanique, auquel il ajoute un cours de matière médicale[41].

Quelques mois plus tard, Marsden quitte Québec pour aller s'établir à Nicolet. Cela sans cause connue. Il y passera cinq années après lesquelles il revient à Québec. Les membres du clergé et les notables de Nicolet et du district de Trois-Rivières lui offrent un témoignage de confiance pour son savoir et son habileté comme médecin et chirurgien. Le Dr Marsden les remercie[42]. Il reprend son activité comme s'il n'avait jamais quitté Québec. À l'automne 1847, Marsden fait un cours de chirurgie et d'anatomie et il reprend son cours de botanique à l'hiver[43].

Marsden a toujours été très actif dans les mouvements médicaux, tels que la Société médicale de Québec, l'Association médicale canadienne, le Collège des médecins et chirurgiens du Bas-Canada, le Bureau de santé de la Province de Québec. Ayant vécu les épidémies de choléra, il avait analysé « cette maladie, sa marche, les moyens de prévention et de protection à utiliser contre elle. Il a présenté

---

37. *The Quebec Mercury*, 5 juin 1830.

38. S. LEBLOND, « William Marsden (1807-1885) ; essai biographique », *Laval Médical*, n° 41 (mai 1970), p. 639.

39. *La Gazette de Québec*, 30 novembre 1835.

40. *Le Canadien*, 4 octobre 1839.

41. *La Gazette de Québec*, 22 avril 1841 ; *Le Canadien*, 25 mai 1841.

42. *Le Journal de Québec*, 13 novembre 1847.

43. *Le Canadien*, 12 novembre 1847 ; 16 février 1848.

plusieurs travaux sur ce sujet »[44]. On lui doit plus de vingt articles dans les journaux médicaux comme *The Philadelphia Medical and Surgical Reports*, le *Edinburg Medical Journal* et dans les journaux de Montréal[45].

Comme citoyen, il est aussi actif que F. Blanchet et J. Painchaud. Il s'intéresse, via les journaux de Québec et de Toronto, aux chemins de fer, à la navigation, au siège du Parlement, voire à un tunnel sous le Saint-Laurent. Jusqu'à sa mort, il fera une carrière extrêmement bien remplie par la pratique médicale, les publications d'ordre scientifique et un engagement jamais démenti.

James Douglas (1800-1886) est né en Écosse. Il fait cinq années d'apprentissage, d'abord chez le Dr Thomas Law, à Penrith en Angleterre et la chirurgie à Édimbourg. C'est là que se trouvent alors les meilleurs professeurs et les écoles les mieux cotées, où vont se perfectionner des étudiants d'Europe et d'Amérique du Nord. Inscrit à la Faculté de Médecine, il suit les leçons d'anatomie de la Barclay's School. Puis il cède au besoin de l'aventure et part pour le Spitzberg, revient aux études et obtient un diplôme du Royal College of Surgeons of Edinburg sous la direction des docteurs John Barclay et Robert Liston, puis un autre diplôme du Royal College of London, après avoir suivi les cours du docteur John Abernethy et de Sir John Astley Cooper. Il n'a que vingt ans.

Engagé dans l'armée, il se rend successivement aux Indes et au Honduras. La maladie l'oblige à aller aux États-Unis et, après moult péripéties, il s'établit à Québec en 1826[46]. Il ne perd pas de temps et ouvre son cabinet rue de la Montagne, avec un local au sous-sol pour la dissection des cadavres. Et bientôt, le docteur Painchaud lui offre un espace beaucoup plus grand dans une annexe de sa propriété de la côte du Palais, qui servira de salle de dissection avec les cadavres des condamnés à mort. En 1837, il prend avec le docteur Painchaud la direction de l'Hôpital de la Marine et des Émigrés. On y donne un enseignement de qualité et fort recherché des étudiants, au point que l'École de médecine de Québec ouverte en 1848 en fera son centre d'enseignement clinique.

Dès 1835, James Douglas et Alfred Jackson font des conférences d'anatomie au Mechanics Institute, qui sont « gratuites pour les membres », dont le

---

44. S. LEBLOND, « William Marsden (1807-1885) », *Laval Médical*, n° 41 (mai 1970), p. 642.

45. *Ibid.*, p. 642 et 659.

46. S. LEBLOND, *JAMA*, p. 845-846.

local est sis au Free Mason Hall de la rue Buade[47]. En 1839, comme on l'a vu, il s'associe avec J. Painchaud, J. Rowley, A. Jackson et C. Frémont pour offrir plusieurs cours de médecine et trois ans après, il fait des cours d'été à l'Hôpital de la Marine et des Émigrés avec Painchaud et Sewell. En 1845, à la demande du gouverneur Metcalfe, Douglas accepte de s'occuper des aliénés et il installe un hôpital pour ces patients à Beauport avec les docteurs Joseph Morrin et Charles-Jacques Frémont[48].

À partir de 1839, outre ceux que nous avons vus et qui continuent de pratiquer et d'enseigner, plusieurs nouvelles figures apparaissent. Ce sont les docteurs Rowley, Dickson et Frémont, qui sont associés avec James Douglas, comme on l'a signalé, de même que les docteurs Racey, Sewell et Drill, déjà associés à James Douglas à l'Hôpital de la Marine. Des docteurs Rowley, Dickson et Drill, on ne sait que peu de choses. Quant au docteur Racey, il fait des conférences en 1842 et 1843 sur l'anatomie et la physiologie[49]. Il meurt du typhus à l'été 1847, laissant une clientèle abondante. Ce qui aurait peut-être incité le docteur Marsden à revenir à Québec. Le docteur Drill fait des cours de chimie rue Desjardins[50]. Le docteur Charles-Jacques Frémont (1806-1862) commencera vraiment sa carrière de professeur dans le cadre de l'École de médecine et à la Faculté de Médecine. Il avait étudié au Petit Séminaire de Québec, puis dans une école anglaise de Montréal, avant de faire son apprentissage sous la direction du Dr John Stephenson[51]. Il est également fondateur de l'asile de Beauport avec le docteur Douglas.

James Arthur Sewell fait des cours sur la théorie et la pratique médicales dans la salle de médecine de l'Hôtel-Dieu. Il annonce ce cours de nouveau l'année suivante, en 1845, mais sans dire où il sera donné[52]. Olivier Giroux, chimiste pharmacien, offre des conférences sur la matière médicale et la chimie pharmaceutique et s'annonce ensuite comme dentiste[53].

---

47. *La Gazette de Québec*, 30 novembre 1835.

48. S. LEBLOND, « Douglas, James », *DBC*, t. XI, p. 299.

49. *La Gazette de Québec*, 9 décembre 1842.

50. *Le Canadien*, 18 octobre 1843 ; *La Gazette de Québec*, 5 janvier 1844.

51. C.-M. BOISSONNAULT, « Frémont, Charles-Jacques », *DBC*, t. IX, p. 315-316.

52. *La Gazette de Québec*, 10 mai 1844 ; *Le Canadien*, 28 avril 1845.

53. *Le Canadien*, 2 décembre 1844 ; *Le Journal de Québec*, 1er février 1845.

En avril 1844, la Société canadienne d'études littéraires et scientifiques présente des cours destinés à la classe ouvrière, qui comprennent du dessin linéaire par Nicolas Aubin et de la physiologie par Joseph-Charles Taché[54]. Ce dernier ne recevra d'ailleurs son permis que le 16 novembre sous les auspices de ladite Société[55].

Le célèbre fondateur de la Société Saint-Jean-Baptiste, Pierre-Martial Bardy (1797-1869) a fait de bonnes études au Petit Séminaire de Québec. Il entre au Grand Séminaire tout en enseignant en Belles-Lettres et en Rhétorique pendant deux ans. — Faute de prêtres, les étudiants en théologie devaient enseigner au Petit Séminaire, coutume qui existera jusqu'au milieu du XXe siècle et dans presque tous les collèges-séminaires —. Bardy quitte ensuite la théologie et va enseigner dans la région de Montréal. Son frère prêtre le décide à faire ses études de médecine comme apprenti, de 1824 à 1829, avec le Dr William Robertson de Montréal. Il obtient son permis en 1829 et exerce à Saint-Jacques et à Saint-Athanase d'Iberville avant de venir s'établir à Québec en 1839[56]. Dès son arrivée, il prend un apprenti. Six ans après, Bardy offre un cours de botanique et un « cours de pharmacologie traitant des divers médicaments fournis par les trois règnes de la nature »[57].

Jean Blanchet (1795-1857), neveu du docteur François Blanchet, n'avait pas vingt ans de moins que son oncle. Après de courtes études au Petit Séminaire de Québec (1810-1813), il entre aussitôt comme clerc chez son oncle. Ses cinq ans d'apprentissage terminés, il va se perfectionner à Londres pendant quelques mois avant de se rendre à Paris suivre les cours de Guillaume Dupuytren, grand chirurgien-pathologiste de l'Hôtel-Dieu, et de Dominique-Jean Larrey à l'Hôpital du Gros-Caillou. Il revient ensuite à Londres auprès d'Astley Paston Cooper et de sir William Blizard. En 1820, Blanchet se présente aux examens du Royal College of Surgeons de Londres et il obtient une licence en chirurgie. De retour à Québec, il s'associe avec son oncle François. Dès 1823, Jean Blanchet commence à enseigner l'anatomie à l'Hôpital des Émigrés[58].

---

54. *Le Canadien*, 12 janvier 1844.

55. Jean-Guy NADEAU, « Taché, Joseph-Charles », *DBC*, t. XII, p. 1103.

56. Pierre SAVARD, « Bardy, Pierre Martial », *DBC*, t. IX, p. 35-36.

57. *Le Canadien*, 3 février 1845.

58. J. BERNIER, « Blanchet, Jean », *DBC*, vol. VIII, p. 107-108.

En 1830, à la mort du docteur François, qui n'avait pas d'enfants, Jean prend la succession et la demeure de l'oncle. À 35 ans, il jouit déjà d'une bonne renommée et il est connu comme l'un des meilleurs accoucheurs de la ville. Les membres de la profession ont autant de considération pour lui que ses patients et le portent au Bureau d'examinateurs en médecine du district de Québec de 1831 à 1848. Il est un membre très actif de la Société médicale de Québec au cours des mêmes décennies. Il sera l'un des fondateurs et professeurs de l'École de Médecine en 1845 et doyen et professeur à la faculté en 1854.

Un troisième docteur Blanchet, Denis de son prénom, apparaît pour la première fois le 1er mai 1840 dans la *Gazette de Québec*. Il ne fait que signaler son arrivée rue du Palais, près de la Porte, en qualité de « surgeon member of the London Royal college of Surgeons ». Il venait d'être accepté par le Bureau des examinateurs. De 1841 à 1845, Denis Blanchet annonce des cours d'anatomie et de physiologie au 24 de la rue du Palais. Dans sa dernière annonce, il ajoute à son titre de membre du Collège Royal des chirurgiens de Londres celui d'élève de l'École anatomique Clamard à Paris. Cette fois, son cours portera sur la physiologie et l'anatomie chirurgicale, au Théâtre d'anatomie, rue du Palais[59]. Et son nom n'est inscrit que dans l'annuaire de Québec de 1844-1845.

Chez les praticiens moins connus qui ont donné quelques cours ou conférences publiques, il faut d'abord signaler ceux qui n'ont fait que passer. Avant 1800, il n'y a qu'un seul médecin qui insère une offre de cours. Il s'agit du docteur Gill, « ci-devant chirurgien d'armée », qui vient de s'établir rue du Sault-au-Matelot, chez M. Raby. Chirurgien et accoucheur, « en possession du secret de la méthode Suttonienne d'inoculer la petite vérole », le docteur Gill se propose de donner « des cours et des instructions sur la théorie et la pratique de l'accouchement à toute femme dont la sobriété et tendresse seront attestées, et qui souhaiteront d'acquérir des connaissances dans cette science utile et humaine ». Il ajoute que « cela peut procurer un état honnête à un nombre de femmes discrètes et d'un âge raisonnable »[60].

Un demi-siècle après, un M. Davis annonce des cours de botanique au théâtre du Musée médical du docteur Painchaud, rue de l'Arsenal[61]. Un docteur

59. *Le Canadien*, 1er août 1841, 30 août 1842, 15 août 1843, 29 août 1844, 22 octobre 1845.

60. *La Gazette de Québec*, 16 décembre 1784.

61. *Le Canadien*, 16 décembre 1834.

Barber donne huit leçons de phrénologie à l'Albion Hotel[62]. Quant à Napoléon Aubin, sorte de talent universel, il fait des cours de chimie et d'éléments de physique en 1839[63].

Plusieurs autres médecins, qui n'ont pas fait de cours, mais qui ont connu une excellente réputation et soigné dans les hôpitaux et les institutions religieuses de la ville, ne peuvent être oubliés. Au tournant du XIXe siècle, le docteur James Fisher, le maître de François Blanchet et de Joseph Painchaud, a laissé la réputation de plus grand praticien de son temps. Les docteurs William Holmes, George Longmore, John Gould et Philippe-Louis-François Badelard ont été également reconnus. Après 1800, Pierre de Sales Laterrière a étudié à l'Hôpital Saint-Thomas à Londres avec Astley Cooper, fut nommé membre du Royal College of Surgeons et fit un stage à l'hôpital militaire de Ramsgate[64].

Dès 1815, plusieurs étudiants en médecine de Québec et de Montréal partent pour Paris[65]. Parmi ceux qui reviennent à Québec, outre Jean Blanchet, on compte Joseph Parent, Augustin Mercier, Laurent Catellier et Étienne-Martial Bardy (1801-1826). Ce dernier, dont aucun historien ne semble avoir connu l'existence, avait étudié au Petit Séminaire de Québec (1811-1817) et fait son apprentissage au cours des trois années suivantes. Après quoi, on le trouve à Paris en 1819-1820 et ensuite à Londres. De retour à Québec, il obtient son permis en 1822[66]. De 1823 à 1825, son nom apparaît dans le *Quebec Almanach* parmi les 28 médecins et chirurgiens de la ville et dans le *Quebec Directory* de 1826. Il a son bureau comme *surgeon* au 29 de la rue Saint-Jean. Il publie un court article sur l'usage des sangsues dans *The Quebec Medical Journal* en mars et il meurt en octobre[67].

---

62. *Le Canadien*, 3 octobre 1836.

63. *Le Canadien*, 15 mars 1839.

64. Pierre DUFOUR et J. HAMELIN, « Sales Laterrière, Pierre de », *DBC*, t. V, p. 808-811.

65. Voir C. GALARNEAU, « Les Canadiens en France (1815-1855) », *Les Cahiers des Dix*, n° 44 (1990), p. 135-181.

66. A.N.Q.-Q., « Demandes de licences pour pratiquer la médecine... », RG4, B 28, 1788-1848, H-1733 à H-1734, vol. 50, 1822-1826, p. 924-926, sur microfilm.

67. Vol. I, p. 110-112, Québec, 15 mars 1826 ; *La Gazette de Québec*, 12 octobre 1826.

Et que dire du docteur Joseph Morrin (1794-1861). Né en Écosse et arrivé jeune à Québec, il fait son apprentissage chez le docteur James Cockburn, chirurgien et pharmacien, qui admet son clerc à un petit hôpital ouvert pour les marins à la Basse-Ville. Il part ensuite à Londres, où il travaille avec sir William Blizard au London Hospital, avant de se rendre à Édimbourg. Il est admis à la pratique en 1815, ouvre son bureau en 1818 à la Basse-Ville et fonde l'Hôpital de la Marine. Il fait partie du personnel médical de l'Hôtel-Dieu en 1836, prend une part active à la fondation de la Société Médicale de Québec, et sera l'un des fondateurs de l'Asile de Beauport[68].

Et encore Joseph Parent, né en 1796, qui va parfaire sa formation à Londres et à Paris en 1818-1820, en même temps que Jean Blanchet et Augustin Mercier. Admis à la pratique en 1820, il ouvre un cabinet, devient le médecin de l'Hôpital général, des ursulines et des pauvres à l'Hôtel-Dieu, membre du Bureau des examinateurs. Il a tellement de clientèle qu'il ne peut accepter de clerc.

Tous les médecins dont nous venons d'esquisser la présence comme praticiens, maîtres d'apprentissage, visiteurs des hôpitaux de Québec et souvent professeurs, se sont en outre fort dépensés pour la promotion des études médicales et des progrès de la médecine. Il y eut une société de chimie dès le début du siècle, qui aurait existé jusqu'en 1826. The Quebec Chemical Society, tel était son nom, a laissé quelques traces dans les archives. La collection Neilson a conservé des listes de membres. Celle de 1802 comprend quinze noms, dont ceux du docteur Longmore, de John Neilson, propriétaire de la *Gazette de Québec* et de trois Canadiens : Th. Taschereau, P. Bédard et J.L. Borgia. En 1811, la liste n'en compte plus que huit et celle de 1826, seulement deux : John Neilson et le Dr Montgomery[69].

On sait tout l'intérêt qu'a montré le jeune docteur F. Blanchet pour les connaissances médicales et les sciences, qui n'avait eu de cesse de tenter de regrouper les membres de la profession avec P. de Sales Laterrière, A. Mercier, J. Morrin et J. Fisher[70]. Ces praticiens et beaucoup d'autres manifesteront les mêmes préoccupations. Si bien qu'ils en arrivent à créer en 1818 une première association,

---

68. C.-M. BOISSONNAULT, « Morrin, Joseph », *DBC*, t. IX, p. 631-632.

69. A.N.C., Coll. Neilson, correspondance, MG24, B 1, vol. 5, p. 433-435.

70. C.-A. GAUTHIER, « Histoire de la Société Médicale de Québec », *Laval Médical*, vol. 8, n° 1 (janvier 1943), p. 65.

sous la présidence de F. Blanchet, « pour promouvoir les connaissances de la médecine en cette province »[71]. Elle ne dure que peu de temps, mais sera reprise avec plus de vigueur en 1826 lors de la création de la première revue médicale au Canada, *The Quebec Medical Journal/Le Journal de médecine de Québec*. La Société médicale reçoit sa constitution le 4 décembre 1826 et monte sa bibliothèque trois ans après. Bientôt, Louis Chasseur ouvre un Musée d'histoire naturelle[72]. Des conférences sont aussi faites dans les institutions pour perfectionner les pratiques et les soins. En 1832, des étudiants en médecine fondent The Quebec Medical Students Society dans le but de mieux connaître les différentes matières de la science médicale. Seize étudiants sont nommés, dont sept francophones, et six membres honoraires dont le Dr Painchaud[73].

THE

QUEBEC

MEDICAL JOURNAL.

EDITED AND PUBLISHED

BY

XAVIER TESSIER.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile.

HYPPOCRATE, Sect : 1, *Aphor* : 1.

VOLUME I.

QUEBEC:

Printed by Fran. Lemaître, Ste. Famille Street No. 8. Upper-Town.

1826.

Le Journal de médecine de Québec, la première revue médicale publiée au Bas-Canada, fut fondée par le Dr François-Xavier Tessier et imprimée à Québec à l'atelier de François Lemaître. (Collection Bibliothèque nationale du Québec)

71. J. BERNIER, « François Blanchet et le mouvement réformiste en médecine au début du XIXe siècle », *RHAF*, vol. 34, n° 2 (septembre 1980), p. 233.

72. C.-A. GAUTHIER, *op. cit.*, p. 65 ; *Journal Médical de Québec*, 1826, p. 116.

73. Institut de microreproductions historiques, n° 61761, *Law of the Quebec Medical Students Society, Instituted*, 1833, Quebec, Printed by Thomas Cary, 1833.

Le docteur F.-X. Tessier (1799-1835), l'un des médecins les plus brillants de Québec, est celui qui s'est sans doute le plus dépensé pour ce programme de perfectionnement. Après avoir terminé quatre années d'apprentissage, il demande l'autorisation de pratiquer la chirurgie, qui lui est accordée. Un an et demi après, il va étudier à New York et obtient son permis de médecin. En 1823, il est apothicaire à l'Hôpital des Émigrés. En 1828, après la disparition du *Journal de Médecine*, il retourne passer deux ans à New York, où il collabore à un journal de la ville et projette de publier en français un *Journal des sciences naturelles de l'Amérique du Nord*, qui ne paraîtra pas. Il va de nouveau à New York en 1831 pour se renseigner sur le service de santé et de quarantaine d'une ville portuaire en prévision de l'épidémie de choléra qui sévissait en Europe et dont on redoute l'arrivée à Québec.

En 1831, il est nommé membre du Bureau d'examinateurs en médecine de Québec et participe à la plupart des comités du Bureau. En 1834, il est médecin de l'Hôpital de la Marine et des Émigrés. L'année précédente, il avait ouvert, à son domicile de la rue Saint-Joseph, une clinique de vaccination contre la variole pour les pauvres, avec l'aide de ses clercs. Cet « homme de génie d'une ardeur sans égale », comme l'a dit L.-J. Papineau, est mort malheureusement trop jeune. Il avait 36 ans[74].

Les livres et la documentation médicale

Si les gens de métier pouvaient faire un apprentissage sans savoir lire, les hommes de professions libérales devaient être alphabétisés et posséder au surplus une instruction supérieure. Pour l'excellente raison que les connaissances d'ordre scientifique se trouvent dans les livres. Il convient ainsi d'estimer la présence du livre médical.

Rappelons brièvement que le livre, l'imprimé, n'a jamais été absent après le changement d'allégeance de la colonie. Des recherches ont établi que 140 vendeurs de livres ont pratiqué ce commerce à Québec de 1764 à 1839 et ont inséré 1200 annonces dans les journaux de la ville. Plus de 13000 titres ont été ainsi offerts aux différents publics acheteurs, dont la moitié ont été identifiés. Plus de 1500 appartiennent à la catégorie sciences et arts, suivant la nomenclature des bibliothèques de l'époque, et plus de 200 titres concernent la médecine, la botanique, la chimie, la zoologie, la pharmacie et des revues du même ordre. Tous les grands auteurs de ces sciences fondamentales, anglais, français, américains,

74. Gilles JEANSON, « Tessier, François-Xavier », *DBC*, t. VI, p. 841-843.

même hollandais et allemands sont présents. Il en est ainsi de l'anatomie, de la physiologie et de la théorie de la médecine. Le traitement des maladies, la plus nombreuse section, groupe plus de 75 titres : ouvrages sur l'accouchement et sur les maladies des femmes et des enfants, sur les fièvres et sur les différentes maladies, sans oublier les dictionnaires de médecine[75].

Quant aux bibliothèques des praticiens, peu nous sont connues. Les inventaires après décès sont assez rares et plusieurs médecins n'ont été que de passage. Ceux qui sont décédés à Québec n'ont pas eu tous un inventaire de biens. Les inventaires enfin sont souvent dressés trop rapidement par les notaires à la section du livre. Il s'y trouve des auteurs sans titres de livres, des livres sans auteurs et des titres abrégés ou mal reproduits[76]. Sans compter que des livres puissent avoir été donnés ou gardés par les familles avant l'inventaire.

Cela dit, voyons quelques inventaires. J.-B. Chrétien, chirurgien et apothicaire mort en 1800, ne laisse qu'une liste de 30 titres dont 17 en sciences médicales. Quelques livres de chimie et une *Histoire des plantes* s'y trouvent, avec un *Cours et opération de chirurgie*, un *Traité de médecine*, un *Traité des hernies*, des *Observations sur les maladies vénériennes*. Et encore un *Traité* et un *Abrégé de médecine*, un *Traité des maladies les plus fréquentes*, un *Traité de la matière médicale*. En pharmacie, il y a un *Codex materia medicamentaria*, un *Recueil de simples*, une *Pharmacie Royale* et la *Pharmacie* de Lemery[77]. L'inventaire du docteur John Buchanan ne mentionne que 5 volumes des *Edinburg Practice*[78].

Le médecin-chirurgien James Cockburn en 1819 a 48 titres de médecine sur 110 ouvrages en tout : trois en chimie, avec le Antoine-F. Fourcroy, le David Watson, le James Parkinson's *Chemical Pocket Book* : trois en anatomie, 15 sur les maladies et la thérapeutique. Il a un William Smellie et un White sur l'accouchement, un Benjamin Bell, un Bromfield et un Hugh Munro sur la chirurgie. Viennent les ouvrages de George Cleghorn sur les maladies épidémiques,

---

75. Réjean LEMOINE, *Le marché du livre à Québec (1764-1839)*, M.A., Université Laval, 1981, p. 196-197.

76. Pour la période antérieure, voir l'étude de Rénald LESSARD : « Le livre médical au sein du corps de santé canadien aux XVIIe et XVIIIe siècles », *Bulletin canadien de l'histoire de la médecine*, vol. 12, 1995, p. 215-240.

77. Notaire J. Planté, 21 mars 1800.

78. Notaire C. Voyer, 21 octobre 1815.

de Thomas Trotter sur le scorbut, de Thomas Beddoes sur la prévention des maladies pulmonaires, de Jones sur les hémorragies, de Benjamin Bell sur la gonorrhée. Et encore, des *Medical Facts*, les œuvres de Gregogy, un *Medical Ethics* de Thomas Percival, une encyclopédie de Watt et le *Medical Dictionary* de John Quincy[79].

Après une année à Paris, François Séguin reçoit son permis en 1822. Ayant sans doute présumé de ses moyens financiers, il est forcé de rembourser au notaire Michel Berthelot la somme de 117.2.10 £. Il lui vend des pièces de mobilier et des livres. La liste des livres comprend 74 titres, dont 22 de médecine. On y trouve l'œuvre chirurgicale de Alexis Boyer, les oeuvres d'anatomie de M.-F.-X. Bichat, d'A. Scarpa, de Capuron, de Pinel, de Broussais, de Spurdzheim et d'Hippocrate ; l'*Essai sur les maladies des gens du monde* de Samuel Tissot, l'art du dentiste de Bourdet, le dictionnaire de médecine de Nystem, une matière médicale et pharmaceutique de Virey, le cours de médecine légale de M.J.B. Orfila, des ouvrages de Lagneau sur la syphilis et de René Laennec sur l'auscultation. De plus, l'acte de vente signale une boîte de médecine portative, 2 boîtes d'instruments de chirurgie, de trépans et d'accouchement[80].

François Blanchet, étudiant à Columbia, avait acheté beaucoup de livres aux États-Unis. Son inventaire après décès ne montre pourtant qu'une bibliothèque médicale de 70 titres. Il en avait peut-être donné à son neveu Jean. En chimie, on y trouve les ouvrages de Lavoisier, de Buisson, de Thénard, d'Orfila, de Barrington et de Chaptal. Il y a des traités de physiologie, d'anatomie, dont celui de Bichat, de la science des accouchements de Maygries et de Burns, de matière médicale, un ouvrage sur les maladies vénériennes de Lagneau, les *Dispensatories* de Quincy et autres, la chirurgie de P.-J. Desault, la *Edinburg Practice* de Collins, un Duncan's *Elements of Therapeutic* et la chirurgie de Bell[81].

La plus importante bibliothèque de médecine que nous connaissions pour la période étudiée, c'est celle du docteur F.-X. Tessier. La liste, publiée par l'encanteur, comprend 499 titres : des livres d'histoire et de géographie, de droit, de science et arts et de belles-lettres, ainsi que des journaux, des magazines et des

---

79. Notaire W. F. Scott, 8 octobre 1819.

80. Notaire J. Bélanger, 2 novembre 1824.

81. Notaire D. Planté, 6 juillet 1830.

revues. La médecine compte pour sa part 172 titres. Il n'est pas possible de donner la liste dans cet article, mais on peut en fournir une bonne idée[82].

Les revues médicales, qu'on appelle en anglais *Journals*, sont au nombre de 12 : trois de Londres et d'Edimbourg, les autres de New York, Boston et Philadelphie, ainsi que le *Journal de médecine de Québec*, que Tessier avait fondé. Quant aux livres, les auteurs, traités, ouvrages et dictionnaires déjà mentionnés dans les bibliothèques précédentes figurent dans la liste de l'encanteur Balzaretti. Parmi les ouvrages que l'on n'a pas encore vus chez les autres médecins, mentionnons une *Encyclopédie ou Dictionnaire des sciences* en 35 volumes, une arithmétique de la vie humaine, le Mitchell's *Dictionnary of Physical and med-sciences*, les *Essais sur la philosophie médicale* de Rouillier, le *Sensitisme* de Second, l'*Histoire de la médecine* (traduit par Jordan), une *History of Medicine and Surgery*, le *Traité de sémiotique* de Landré-Beauvais sur l'homéopathie, les *Medical Histories and Reflections* de Ferriar, une histoire naturelle en 9 volumes.

On peut signaler enfin que F.-X. Tessier possédait une bibliothèque d'humaniste, avec les grands auteurs anglais et français des XVIIe et XVIIIe siècles, philosophes compris, et quelques classiques latins. Sans oublier les livres de droit constitutionnel, que le député Tessier voulait avoir pour bien exercer sa fonction politique. Ce n'est pas sans raison que Papineau l'ait autant estimé.

L'inventaire des biens du docteur Joseph Morrin après le décès de sa femme en 1839 donne une faible idée de sa bibliothèque. Il y a la chimie d'Henry, de Chapman et de Murray, un ouvrage de Bell sur les nerfs, d'autres sur la peau, les dents, les drogues, les os, la maladie des yeux de Wardrop et Scarpa, un traité d'anatomie, des volumes sur la chirurgie de Kirkland, Bell, Ladran, De La Faye, Samuel Cooper et Bateman, quelques volumes sur la pharmacopée et la médecine opératoire. Puis viennent un Corvisart sur la maladie du coeur, la *Pathologie* de Cruvellier, la *Nosographie* de Pinel, le *Précis des maladies* de Lieutaud, les livres de Johnson, de Burns, de Forbes, de Bateman, d'Abernathy, des traités d'anatomie de Munro et de Fyfe. Enfin, des livres de Lavater, de Pinel sur l'aliénation mentale, des manuels de chirurgie et de pharmacie, des dictionnaires de médecine dont celui de Boyer. Et 37 volumes de la Bibliothèque portative terminent la liste. Une boîte d'instruments pour les accouchements s'ajoute à la fin[83].

---

82. *Le Canadien*, 15 février 1836.

83. Notaire A.-B. Sirois, 2 août 1839 au 12 février 1840.

En somme, les médecins, les chirurgiens, les accoucheurs, les sages-femmes et les apothicaires ne manquent pas de livres pour la pratique de leur discipline et ils en possèdent effectivement à leur usage. La Bibliothèque de la Société médicale, créée en 1829, ne nous est malheureusement pas connue. Ce qui eut été de grand intérêt.

* * *

La plupart de ces praticiens de Québec ont fait un apprentissage d'au moins trois ans avant d'aller étudier deux autres années avec les meilleurs maîtres d'Édimbourg, de Londres, de Paris ou de New York. Ceux qui venaient d'Angleterre avaient fait d'excellentes études également. Presque tous ont guidé de nombreux clercs dans leur exercice auprès des malades, à leur domicile et à leur cabinet, dans les hôpitaux et les institutions religieuses de la ville. Dans les hôpitaux, ils ont aussi donné des cours et, j'oserais dire, assuré ainsi un premier enseignement de la médecine clinique, en plus d'offrir des cours en ville, tels que les journaux l'attestent.

Sans compter que médecins et étudiants ont constamment cherché les moyens de parfaire les études et les connaissances médicales par des sociétés ou autrement. Ce qui veut dire qu'ils n'étaient pas retranchés dans leurs façons de faire. La création de l'École de Médecine en 1848, dont il avait été souvent question chez les uns et les autres, en fournit la meilleure preuve, École qui deviendra la Faculté de Médecine.

Il apparaît que la période de 1800 à 1848 est nettement mieux organisée dans l'enseignement médical qu'elle ne l'était à la fin du XVIIIe siècle, avec des praticiens anglais et canadiens de grande valeur et capacité. Comme l'a montré Rénald Lessard, les trois premières décennies du Régime anglais ont vu la fin de la tradition française et l'arrivée des médecins de l'armée anglaise. Jacques Bernier a pour sa part évalué le corps médical de la fin du XVIIIe siècle et l'apport du Dr F. Blanchet au début du XIXe siècle[84]. Le tableau qu'on vient d'esquisser aura su, je l'espère, mettre en relief comment le corps médical a su organiser l'enseignement de ses disciplines aux étudiants et se mettre au diapason du milieu urbain en croissance rapide et en développement accéléré.

---

84. J. BERNIER, « Le corps médical québécois à la fin du XVIIIe siècle », in C.G. ROLAND, *op. cit.*, p. 36-64 et « François Blanchet et le mouvement réformiste au début du XIXe siècle », in *RHAF*, vol. 34, n° 2 (septembre 1980), p. 223-244.

L'enseignement sous ses différents aspects et la compétence des praticiens définissent les phénomènes propres à la profession et au développement de la formation médicale. C'est là l'ensemble des faits et de leur organisation logique et chronologique. Or les éléments ici regroupés ne sauraient à eux seuls marquer leur différence avec l'époque antérieure. Pour l'expliquer historiquement, il faut aller au-delà et situer le phénomène dans la structure de la période étudiée ou, si l'on veut, dans le milieu propre au Bas-Canada et à la ville centrale.

La population de la Province de Québec et du Bas-Canada passe de 70 000 à 700 000 de 1760 à 1845. D'abord par la croissance des Canadiens, ensuite par l'immigration britannique. Celle de la ville de Québec atteint les 42 000 habitants en 1851.C'est assez dire les besoins de la ville. Sur le plan économique, l'ordre ancien de la traite des fourrures continue jusqu'en 1810. Avec le blocus napoléonien, la structure économique change brusquement et pour plus d'un demi-siècle. Les fourrures cèdent la place à l'économie du bois, ce qui touche l'ensemble du territoire et particulièrement Québec, ville de tête d'estuaire, le second port en importance en Amérique du Nord, au surplus le site de nombreux chantiers de construction maritime.

Les Anglais, les Écossais, les Irlandais et les Loyalistes américains y viennent s'établir et font de bonnes affaires. Les Canadiens prennent rapidement leur place dans les petites et moyennes entreprises de commerce et d'industrie. Les groupes ethniques, sociaux, professionnels, culturels et religieux s'organisent en de solides associations volontaires.

La vie culturelle se développe au rythme des autres domaines. Avant la création du système scolaire en 1842-1846, des écoles de particuliers sont créées par dizaines. La seule décennie de 1840 en voit plus de 100[85] en activité. Ce qui prépare des gens instruits pour les différents besoins de la ville, notamment pour les professions libérales. Les imprimeurs-journalistes-éditeurs publient 88 journaux avant 1860, alors que les librairies et les bibliothèques collectives fournissent les imprimés. Les sociétés littéraires, scientifiques et artistiques se multiplient. Les peintres, les sculpteurs, les architectes exercent leur talent et leur savoir-faire.

Et si l'on a pu croire que Québec était une ville où l'on s'ennuie au premier XIXe siècle, on s'est lourdement trompé. Les spectacles de toute nature ne manquent pas. Chaque saison d'été voit arriver de 1 000 à 1 500 bateaux de haute

---

85. C. GALARNEAU, « Les écoles privées à Québec », *loc.cit.*, p. 99.

mer et parfois des navires de guerre, que les foules peuvent admirer. Les régates et les courses de canots amusent les jeunes et les vieux. L'hiver, le pont de glace sert aux beaux attelages des bourgeois à la promenade du dimanche vers la chute Montmorency. Ce qui n'empêche pas les patineurs et les amateurs de chaloupe montée sur patins et munie d'une voile de s'en donner à cœur joie. Le gouverneur reçoit au Château quelques fois par année et les régiments de la garnison paradent chaque semaine ou se livrent à des manœuvres militaires pendant l'été.

En espace clos, il y a des spectacles pour tous les goûts. Des artistes de Québec, d'Angleterre, de France, d'Allemagne ou d'Italie présentent des concerts de musique vocale et instrumentale. La musique des régiments anime les foules. Les officiers de la garnison font du théâtre anglais, où se retrouvent des spectateurs de langue française. Quant au reste, des hommes forts, des équilibristes, des ventriloques, des montreurs d'animaux sauvages ainsi que des cirques américains se produisent chaque année[86].

Le développement du corps médical et l'enseignement qu'il assure s'inscrivent ainsi dans le mouvement et la croissance que la ville a connus dans l'ensemble de ses éléments constituants.

86. C. GALARNEAU, « Le spectacle à Québec (1760-1860) », *Les Cahiers des Dix*, n° 49 (1994), p. 76-109.